



La porte du couvent fut enfoncée. (Page 966.)

— Je le peux ? expliquez-vous, monsieur Grimaud.

Mousqueton gardait le silence pendant les interrogations de Blaisois, mais il était facile de voir à l'expression de son visage que ce n'était point par indifférence.

Grimaud continua son calme et posa son total.

— Porto, dit-il alors en étendant la main dans la direction du premier compartiment visité par d'Artagnan et lui en compagnie du patron.

— Comment ! ces tonneaux que j'ai aperçus à travers la porte entr'ouverte ?

— Porto, répéta Grimaud, qui recommença une nouvelle opération arithmétique.

— J'ai entendu dire, reprit Blaisois en s'adressant à Mousqueton, que le porto est un excellent vin d'Espagne.

— Excellent, dit Mousqueton en passant le bout de sa langue sur ses lèvres, excellent. Il y en a dans la cave de M. le baron de Bracieux.

— Si nous priions ces Anglais de nous en vendre une bouteille ? demanda l'honnête Blaisois.

— Vendre ! dit Mousqueton amené à ses anciens instincts de marauderie. On voit bien, jeune homme, que vous n'avez pas encore l'expérience des choses de la vie. Pourquoi donc acheter, quand on peut prendre ?

— Prendre, dit Blaisois, convoiter le bien du prochain ! la chose est défendue, ce me semble.

— Où cela ? demanda Mousqueton.

— Dans les commandements de Dieu ou de l'Église, je ne sais plus lesquels. Mais ce que je sais, c'est qu'il y a :

Bien d'autrui ne convoiteras,
Ni son épouse même.

— Voilà encore une raison d'enfant, monsieur Blaisois, dit de son ton le plus protecteur Mousqueton. Oui, d'enfant, je répète le mot. Où avez-vous vu dans les Écritures, je vous le

demande, que les Anglais fussent votre prochain ?

— Ce n'est nulle part, la chose est vraie, dit Blaisois, du moins je ne me le rappelle pas.

— Raison d'enfant, je le répète, reprit Mousqueton. Si vous aviez fait dix ans la guerre comme Grimaud et moi, mon cher Blaisois, vous sauriez faire la différence qu'il y a entre le bien d'autrui et le bien de l'ennemi. Or, un Anglais est un ennemi, je pense, et ce vin de Porto appartient aux Anglais. Donc il nous appartient, puisque nous sommes Français. Ne connaissez-vous pas le proverbe : Autant de pris sur l'ennemi ?

Cette faconde, appuyée de toute l'autorité que puisait Mousqueton dans sa longue expérience, stupéfia Blaisois. Il baissa la tête comme pour se recueillir, et tout à coup relevant le front en homme armé d'un argument irrésistible :

— Et les maîtres, dit-il, seront-ils de votre avis, monsieur Mouston ?

Mouston sourit avec dédain.

— Il faudrait peut-être, dit-il, que j'allasse troubler le sommeil de ces illustres seigneurs pour leur dire : « Messieurs, votre serviteur Mousqueton a soif, voulez-vous lui permettre de boire ? » Qu'importe, je vous le demande, à M. de Bracieux que j'aie soif ou non ?

— C'est du vin bien cher, dit Blaisois en secouant la tête.

— Fût-ce de l'or potable, monsieur Blaisois, dit Mousqueton, nos maîtres ne s'en priveraient pas. Apprenez que M. le baron de Bracieux est à lui seul assez riche pour boire une tonne de porto, fût-il obligé de la payer une pistole la goutte. Or, je ne vois pas, continua Mousqueton de plus en plus magnifique dans son orgueil, puisque les maîtres ne s'en priveraient pas, pourquoi les valets s'en priveraient.

Et Mousqueton, se levant, prit le pot de bière, qu'il vida par un sabord jusqu'à la dernière goutte, et s'avança majestueusement vers la porte qui donnait dans le compartiment.

— Ah ! ah ! fermée, dit-il. Ces diables d'Anglais, comme ils sont défiants !

— Fermée ! dit Blaisois d'un ton non moins désappointé que celui de Mousqueton. Ah ! peste ! c'est malheureux ; avec cela que je sens mon cœur qui se barbouille de plus en plus.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

La troupe se mit en marche à la chute du jour, vers les huit heures du soir. Où allait-on ? Personne n'en savait rien. On appuya à droite jusqu'à ce que, après avoir décrit un immense cercle, on se trouvât sur la route de Palestrina.

La nuit était limpide et fraîche ; on marchait en silence et au pas redoublé. L'état-major pourvoyait lui-même au service de sûreté. Les officiers, accompagnés de quelques hommes à cheval, faisaient de grands tours dans la campagne ; quand le sol était trop accidenté, la colonne s'arrêtait et les adjudants, sondant le terrain qui s'étendait devant elle, revenaient donner des nouvelles qui rendaient le mouvement à l'expédition.

Ces haltes avaient, outre l'avantage de la sécurité, celui de faire reposer les troupes, dont la marche continua ainsi sans trop de fatigue jusqu'à huit heures du matin. A une lieue de Tivoli, on s'arrêta ; depuis quelque temps, on avait quitté le chemin de Preneste qui conduit à celui de Palestrina, et l'on s'était